

naire. Après deux années d'étude sur la Révolution française, on est passé à la révolution anglaise et comme la révolution anglaise utilisait un langage biblique, on est allé regarder du côté de la Bible. La Bible, ça voulait dire christianisme ! On a donc étudié les hérésies chrétiennes. Tout plutôt que de se retourner.

Pourquoi Rosenzweig est-il un grand témoin ? Précisément à cause de ce *singulier retournement*.

« La question est d'ordre universel, la réponse est juive. »

La compréhension de cette proposition n'est pas évidente. La question est universelle. Que signifie exactement : la réponse est juive ? Si on entend juive au sens de « pensée juive », on a perdu ce qui fait la force de la proposition, à savoir sa structure paradoxale. Rosenzweig a présenté son livre comme un livre qui n'était pas juif. La question est universelle : de mon expérience de penseur en langue philosophique, je (Rosenzweig) suis arrivé à une impasse, à une fin, je cherche un au-delà de cette fin, je l'ai trouvé à partir de ces voix oubliées venues du Sinaï.

Une chose est sûre, on a évité « la question juive ». Question universelle, réponse juive : il n'y a pas de question juive. La question juive, c'est bon pour Herzl. Rosenzweig n'est pas parti de la question juive, il n'a pas donné une réponse juive à la question juive. La question juive, c'est une question produite par la pensée moderne, par la sécularisation du christianisme. Ici, nous ne partons pas de la question juive : c'est l'universel qui est en question.

La question universelle, cela signifie : fin du monde. La réponse est juive, cela signifie que le Juif a anticipé la fin du monde.

« Peuple qui transmet de génération en génération cette anticipation de la Fin, sa vie rituelle et liturgique n'est que la perpétuation de cette éternité, d'ores et déjà vécue : dans le temps cyclique de l'année liturgique et le mouvement cyclique de l'heure même¹. »

Chaque fois que l'humanité a une expérience de la fin du monde, elle pourrait – si elle était raisonnable – se retourner vers cette figure du Juif qui anticipe la fin.

« Le christianisme missionnaire, évangélisant le monde, ne saurait rester cette foi sans couleur, il doit apporter des articles de foi, des dogmes.

Alors que le judaïsme "commence par la fin" [...]¹. »

La pensée du Retour commence par la fin. Quand le monde finit, la pensée du Retour, avec le Juif, commence. Pas la « pensée juive ».

Lévinas aussi a témoigné, dans un texte sur Sartre :

« Angoisse pour une liberté d'emblée vouée aux autres, et non pas, comme dans Heidegger, philosophe d'avant le génocide, angoisse pour *ma* mort, angoisse pour ce qui est le "*plus mien*", dans le souci de l'humain que je suis pour mon être même [donc Sartre contre Heidegger – Lévinas n'a pas toujours été aussi clair]. *À nous, les survivants des camps d'extermination, à nous, les rescapés de l'histoire universelle, à beaucoup d'entre nous, ce langage nouveau se révéla brusquement familier ou très proche. Il joua un grand rôle dans notre audace à revenir à de vieux discours – interrompus depuis longtemps et progressivement oubliés – autour des Écritures et des traités, et d'y percevoir, à nouveau, l'appel à la mission pour les hommes au lieu d'y puiser de purs préceptes cérémoniels,*

¹ *Hausman, op. cit.*, p. 82.

² *Ibid.* p. 81 (je souligne).